

Les cahiers de Landeda

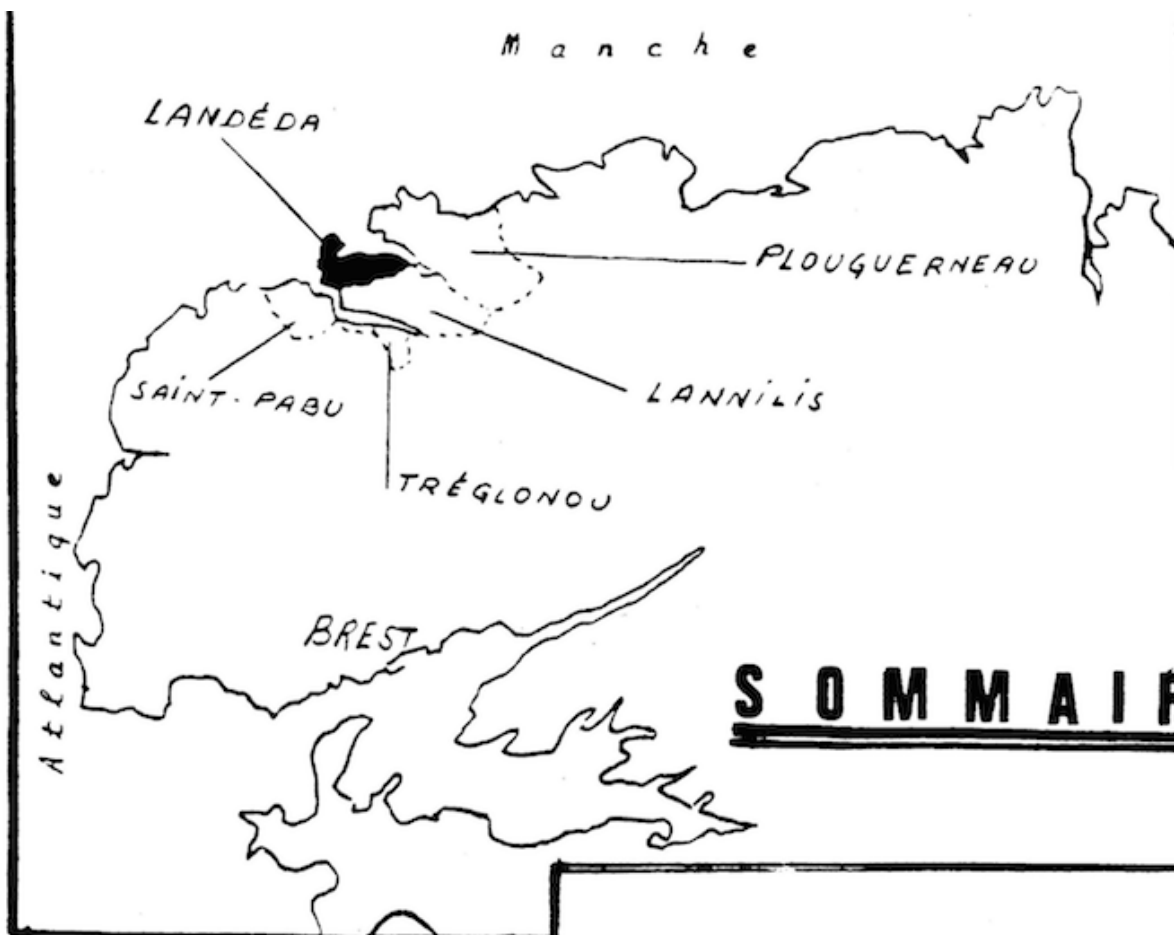


AMICALE CULTURELLE
DE LANDEDA

SEPTEMBRE 1988

N° 19

15 francs



SOMMAIRE

les cahiers de landéda

. Sommaire	1
. Nos Abers	3
. Histoire de notre école communale...	5
. Un maître d'école : Monsieur Signor	14
. Vous reconnaîtrez-vous	17
. Landéda sous la monarchie de Juillet	18
. Par les nuits les plus longues	23
. Activités de l'Amicale	29
. Publicité	2.31.32.
	couverture



No 19

SEPTEMBRE 1988

N O S A B E R S

Il me paraît bon ici de refaire un peu de géographie et de rassembler les divers textes que j'ai pu trouver au sujet de nos abers.

D'abord la définition exacte du mot aber : c'est le terme sous lequel on désigne, dans les pays celtiques, une ria, c'est-à-dire la partie d'un fleuve qui, à la suite d'un affaissement du sol, ou d'un relèvement du niveau de la mer, se trouve soumise au régime de la marée.

On trouve ainsi Aberdeen en Ecosse, Aberyswith en Galles, un Laber à Roscoff, un Laber à Crozon. Un Aber part donc de la mer, et se termine aux divers points qu'atteignent les eaux salées. Ces limites sont définies officiellement, tant pour le régime de la navigation que pour celui de la pêche maritime : je les donne pour nos deux Abers :

	<u>Aber-Wrac'h</u>	<u>Aber-Benoît</u>
Limite de la mer	Pont Crac'h	Côté aval du Pont du Moulin du Chatel Côté aval du Pont de Tariec
Limite de salure des eaux	Moulin du Diouris	Moulin du Chatel Moulin de Tariec

On compte d'ordinaire trois Abers dans notre région. En fait, il en existe quatre : l'Aber-Wrac'h, l'Aber-Benoît, l'Aber-Ildut, et la ria du Conquet. Les deux premiers relèvent de la Manche, puisque les géographes terrestres font partir cette mer secondaire de la pointe de Corsen (encore que les marins n'ont jamais fait de complexes quand ils remontent le chenal du Four pour savoir s'ils sont dans l'Atlantique ou dans la Manche).

Ils sont plus longs que les deux autres. Je ne dirai pas plus profonds, car les fameux sabliers de Lampaul, sous la conduite de leur "amiral" le père Kérébel, ont gratté jusqu'à la roche, l'Aber-Ildut pour la reconstruction de Brest et en ont fait un port en eau profonde : une visite touristique à ce petit "frère", calme, bien boisé, ne manque pas de charme ... Mais restons chez nous.

L'Aber n'étant que la partie inférieure d'une vallée, il nous faut maintenant reconstituer le tracé complet du fleuve, de ses affluents, de son bassin. Les bassins de nos deux Abers sont séparés de ceux de l'Elorn, de la Penfel (1) et de l'Aber-Ildut par une ligne de hauteurs,

(1) Il est de bon ton à Brest, à l'université comme à la Société d'Etudes, d'écrire Penfel à la bretonne, et non Penfeld à l'allemande. Il suffit d'ailleurs d'écouter parler nos vétérans.

.../...

masquée sur la voie express par le château d'eau de St Divy, la chapelle de St Eloi (131 m à St Divy) et par les sommets de Gouesnou, 102 m, de Milizac, 106 m. Cette ligne est appuyée par le marais de Langazel, qui retrouve son homologue à St Renan (Lokournan ar FANG, St Ronan au marécage). De cette ligne coule un chevelu de ruisseaux, dont les principaux, en raison de la hauteur de leurs sources, partent de St Divy et St Thonan pour arriver, l'un au Moulin du Châtel, l'autre au Moulin du Diouris : à l'origine, nos deux rivières se trouvent en fait distantes d'un kilomètre et les vallées orientées Nord à l'origine, s'incurveront parallèlement jusqu'au Noroît...

Le bassin de l'Aber-Wrac'h couvre seulement 10 000 ha; il ne compte guère qu'un affluent important, celui qui part de Trémaouézan (1), mais Ogée, avant la Révolution, citait aussi "Le Grouanec ou Alanas" et le "Diouris" au confluent duquel se trouvait la butte du château de Carman. Nous n'avons pas le droit d'ignorer que les eaux sacrées de la fontaine du Folgoët (la source est sous le maître autel) atteignent, après bien d'autres rencontres, notre port de l'Aber-Wrac'h...

"Le rivage est de vase avec quelques roches en quelques endroits; au fonds de ladite baie du côté des terres, s'embouche une rivière courant sud-est et nord-ouest, dans laquelle sur la longueur d'un quart de lieue et largeur d'un demy câble, il y a cinq à six brasses d'eau de basse mer ; le fonds est de sable vaseux et bon pour mouiller.

Cette baie a trois entrées du costé de la mer fermées par plusieurs roches qui rompent les vagues du costé du Nord. Celle du milieu appelée du pot à beurre est la plus grande et gist sud-est - nord-ouest; l'autre est à bas bord en entrant appelée le canal des Malouins et gist Nord et Sud et la troisième gist comme la baie Est et Ouest. Ce lieu pourrait servir pour les vaisseaux du Roy. On assure néanmoins que ses entrées sont fort difficiles et que les grands vaisseaux n'y peuvent arriver que de Nord Est, Nord et Nordoist."

François Colbert ne s'est-il pas renseigné un peu hâtivement? J'ai sous les yeux le "Neptune" la carte marine de l'entrée du "HAVRE D'ABBREVRAK" dessinée en 1690. J'y trouve le "Grand Chenal" laissant à tribord en entrant "Le Trousc" (2). La Basse Normand et l'île de CROIX, à babord le Pot de Beurre et l'île Plate (aujourd'hui disparue) (3). Le chenal de la Pendante y figure aussi, ainsi que le chenal des "Malouins". D'après leurs tracés, différents de ceux d'aujourd'hui, on peut penser que le manuscrit cite d'abord la Pendante, puis la Malouine, puis le Grand Chenal (4).

(1) L'église de Trémaouézan et le marais de Langazel valent bien un pèlerinage "aux sources".

(2) aujourd'hui Trousquennou

(3) Ilot sablonneux au N.N.W. de l'île Wrac'h (Carrek Velen)

(4) Pour mémoire, je cite les trois alignements:

-Pendente : tâche blanche du Fort Cézon par l'amer de la Pendante (Tour Noire de Kervenny)

-Malouine : la tourelle du Pot de Beurre par la tour de l'île de Croix

-Grand Chenal : l'alignement du phare de Wrac'h par celui de Lanvaon. A l'origine, le feu postérieur était dans le clocher de Plouguerneau

René GEORGELIN

LANDEDA

HISTOIRE DE NOTRE ECOLE COMMUNALE

En plein bourg de LANDEDA, face à l'église entre l'ancien atelier CORRE et la Léonarde, on remarque une vénérable bâtisse, datant de 1852 (avènement du Second Empire) dont le style un peu froid et rigide ne laisse aucun doute sur la vocation administrative qui fut la sienne.

C'est en effet l'ancêtre de notre mairie et de notre maison d'école. Auparavant, le maître d'école réunissait ses "élèves" soit dans son propre logement, soit dans quelque local de fortune sommairement aménagé.

En 1812, LANDEDA figure au nombre des 21 communes de l'arrondissement disposant d'une école, ce qui est tout à l'honneur de nos Anciens, la plupart des municipalités se déclarant incapables de fournir ni une salle de classe ni un logement pour l'instituteur (1). L'évêque signalait même en 1784 l'excellent travail fourni par un prêtre, maître de latin dans l'école presbytérale. Il faut ajouter que nos édiles considéraient alors l'instruction du peuple comme un luxe bien inutile. D'ailleurs sur 300 maires on comptait 150 illettrés. Le Préfet MIOLLIS, qui mettra tout en oeuvre pour promouvoir l'instruction dans le département, adresse, le 25 Mars 1806 aux notables une circulaire où il dépeint l'état dans lequel il a trouvé l'enseignement dans le FINISTERE.

(1) Extrait du registre des délibérations du Conseil Municipal :

Quartidy Thermidor an II : "Le représentant du Peuple dans les Départements de la République, sur la présentation qui lui a été faite par la Société populaire de SAINT RENAN du citoyen René LE BARS pour être nommé instituteur de langue française dans la Commune de LANDEDA, aux termes de la loi du 8 pluviôse dernier et sur le témoignage que le dit citoyen réunit les connaissances et le patriotisme requis arrête qu'il est nommé instituteur de la Commune de LANDEDA et qu'il jouira des appointements attachés à cette place, moyennant qu'il en remplira exactement les devoirs.
Signé : Prieur de la Marne.

.../...

"Bientôt on ne trouvera plus, dans les petites communes, de personnes à qui on puisse confier la fonction municipale. La forme des logements des habitants de la campagne ; l'habitude d'y être agglomérés avec les bestiaux dans une seule chambre placée au rez-de-chaussée; au milieu d'une eau bourbeuse, concourent aux malheurs qui désolent l'humanité et sont également le produit de l'ignorance... La gale; les écrouelles et beaucoup de maladies qui à l'heure dégradent l'espèce humaine se trouvent héréditaires dans une foule immense de familles... Les enfants et les mères périssent journellement parce qu'on ne trouve point de femmes de l'art pour venir à leur secours lors des accouchements. Des femmes absolument ignorantes, maladroitement et ivrognes déchirent le sein des malheureuses mères pour en arracher prématurément leurs fruits et estropient ou tuent en leurs mains ces derniers".

De plus, les communes sont pauvres... et les candidats à la fonction de maître d'école (chichement rémunérée) ne s'avèrent pas nombreux.

D'autres obstacles s'opposent encore aux tentatives de progrès: la population, dans notre région est très disséminée, les chemins surtout l'hiver, sont quasi impraticables (1). Imaginez l'état des routes qui, il y a un siècle menaient à Kersalou, au Vourch ou à Broüennou... Ajoutons que nul ne parlait français et que, si l'enseignant n'était pas lui-même bretonnant, comment pouvait-il communiquer utilement avec ses élèves?

Les maîtres eux-mêmes ne présentaient guère de garanties de compétence et de moralité. Les archives de l'époque font allusion à l'intempérance de quelques enseignants penchant presque excusable dans le milieu populaire où l'ivrognerie était élevée à la hauteur d'une institution.

Que dire des programmes ? lecture, écriture, instruction religieuse, calcul sommaire et sous Napoléon 1er, le catéchisme obligatoire(2).

(1) En date du 18 Nivose, an III, le pilote Gabriel LE SIOU, de l'ABER-WRAC'H, ne proposait-il pas, les routes étant impraticables, de transporter par mer, le blé destiné à la Commune ?

(2) Catéchisme spécial, que nous qualifierons aujourd'hui "d'oeuvre d'intoxication". Quels sont les devoirs envers Napoléon 1er, notre Empereur ? Nous devons à Napoléon 1er, notre Empereur, l'amour, le respect, l'obéissance et la défense de l'Empire et de son trône.

.../...

Il faut attendre la loi Guizot (28 Juin 1833) pour que soit instituée dans chaque commune une école publique et créées des Ecoles Normales pour former des maîtres valables. Déjà, depuis 1831, fonctionnait à RENNES, pour toute la Bretagne, une Ecole Normale d'instituteurs qui recevait des élèves boursiers (10 Finistériens y furent admis en 1831). A QUIMPER, Mademoiselle ORCEBAL recevait dans son établissement les futures institutrices de 1829 à 1873.

La loi Guizot prévoyait aussi, pour assurer le bon fonctionnement de l'organisation scolaire, un Comité d'Arrondissement de Surveillance (à BREST pour nous) et dans chaque commune, un Comité Local où, en plus du Maire devaient figurer des citoyens notables désignés par le Conseil Municipal. Il devait veiller au bon fonctionnement de l'école.

En 1882, après délibération du Conseil Municipal, Monsieur Gustave GLAIZOT Maire, KERSEBET Jean Adjoint, KERBOUL Jean, BIHANNIC Jean, ROUZIC Antoine et LE VERGE Gabriel, constituèrent cette Commission.

A noter que le niveau des maîtres n'était guère élevé. C'est ainsi qu'un candidat de l'Ecole Normale de 28 ans, déjà titulaire d'un Brevet du second degré, examiné par le Conseil d'Arrondissement de BREST se voyait ainsi jugé :

"Il répond de façon satisfaisante aux questions sur la grammaire française, il est au-dessus de la difficulté qu'on peut lui présenter sur la lecture des livres français ou même sur l'orthographe ; son écriture est médiocrement bonne (sic) ; en calcul il ne possède que les 4 règles, sur les nombres entiers seulement".

Et il s'agissait là d'une sélection. Que penser alors des autres maîtres, et en particulier de cette aubergiste de LANDERNEAU, sans le moindre brevet, désireuse elle aussi d'ouvrir une école, mais avec l'unique préoccupation de vendre à une jeune clientèle peu exigeante, et au meilleur prix, le plus grand nombre de bols de soupe.

En 1833 enseignait (ou sévissait !) à LANDEDA le nommé QUINQUIS. Il n'était pas logé par la Commune. Il percevait 60 F par mois de la Municipalité et assumait également les fonctions de Secrétaire de Mairie. Chaque élève de première classe lui versait 50 centimes par mois, chaque élève de seconde classe 75 centimes et chaque élève de troisième classe, 1 F. L'effectif s'élevait à 36 élèves l'hiver et 20 l'été car il était hors de question de se priver de main d'oeuvre enfantine pour les travaux des champs, la récolte du goémon ou la pêche cotière. En moyenne, à LANDEDA, la scolarité annuelle était de 18 semaines. Le Sieur (sic) QUINQUIS, utilisait la méthode simultanée, c'est-à-dire, qu'il enseignait, comme de nos jours, à tous les élèves à la fois.

.../...

D'autres instituteurs appliquaient encore la méthode individuelle; chaque enfant passait à tour de rôle au bureau du maître cependant que les autres élèves s'occupaient de leur mieux. Cela devait faire un beau chahut dans la classe, à moins que la crainte de la fêrule magistrale...!!

Dans les classes à l'effectif nombreux, on pratiquait l'enseignement mutuel. Les meilleurs élèves s'ingéniaient à inculquer à leurs camarades divisés en équipes les rudiments qu'ils avaient eux-mêmes assimilés.

Si l'on en croit son rapport d'inspection, le brave père QUINQUIS n'était pas un foudre de pédagogie.

"La méthode simultanée est médiocrement appliquée. Le Sieur QUINQUIS est incapable ou extrêmement négligent... Pauvre école !.

Catéchisme : très bien ; Histoire Sainte : nulle ; Lecture : passable; Ecriture : mauvaise ; calcul : faible ; le reste "nul".

Et pourtant, il faut croire que le grain médiocre qu'il avait semé fournit quand même une appréciable récolte. Quand on consulte 40 ans plus tard les registres de délibération du Conseil Municipal, on constate que tous les conseillers savent signer, même si leur signature peut sembler malhabile près de paraphes énergiques et pleins d'assurance du Maire Monsieur GLAIZOT et de son adjoint Jean KERSEBET.

... Et puis, cette sévérité de l'Inspecteur n'est-elle pas une conséquence de sa mauvaise humeur ? Sa fonction n'est guère une sinécure... et le traitement du chef est à la mesure de celui des subordonnés.

Voici ce qu'écrivait en 1836 l'Inspecteur primaire COLIAS après les interminables tournées dans le LEON qui avaient mis sa santé à rude épreuve:

"Cette maladie qui me tourmente depuis déjà longtemps, je la dois à la rigueur de la température que nous subissons encore, mais aussi aux privations de toute espèce que j'ai éprouvées, pendant le Carême surtout, dans un grand nombre de communes rurales où je trouvais à peine quelque aliment grossier.

Il m'est arrivé de coucher sur la paille après avoir passé la journée entière sous la pluie et la grêle..."

Tour à tour, Monsieur Yves GOURIOU (1855-1861), Monsieur Jean TROADEC (de 1862 à 1871) père de Mademoiselle Valentine TROADEC qui tint commerce de mercerie à l'emplacement de la maison ARZUR Electricité, Monsieur Ambroise PROVANDIER (de 1872 à 1877) Monsieur HERRY (de 1878 à 1903) enseignèrent dans l'ancienne école. C'est Monsieur HERRY qui "étrenna" l'école publique de garçons actuelle. C'est un maître particulièrement apprécié ." Excellent instituteur, d'une conduite irréprochable très estimé et très aimé dans la Commune". Il

.../...

assure en même temps les fonctions de Secrétaire de Mairie et a fait aménager, dans la cloison de bois qui sépare les 2 classes une ouverture vitrée qui permet à son adjoint (on disait encore son sous-maître) de surveiller ses élèves au cours de ses nombreuses interruptions de classe, formalités d'Etat-Civil, mariages, renseignements divers et bien souvent établissement de documents au lieu et place des administrés incapables d'en venir à bout.

Ensuite, tout en continuant à assurer les fonctions de Secrétaire de Mairie, le bon Monsieur HERRY prit sa retraite et c'est Monsieur FILY, qui venait de PLOUARZEL, qui lui succéda.

J'ai retrouvé des cahiers d'élèves de Monsieur FILY qui fut mon maître en 1921 et 1922. Ils sont d'une présentation irréprochable. A l'instar de tous ses collègues d'alors, l'instituteur professe le culte de la belle écriture, une écriture anglaise, avec pleins et déliés que l'on retrouve encore dans les écrits de ceux, déjà anciens, qui fréquentèrent la classe de Monsieur FILY.

En 1923, atteint par la limite d'âge, Monsieur FILY prend sa retraite à son tour après une vingtaine d'années de séjour à LANDEDA et c'est Monsieur Joseph SIGNOR, précédemment instituteur à LILIA qui le remplace. (Voir page 14)

En 1937, il cessa son activité pour se retirer d'abord à LA FORET FOUESNANT, puis à KERIOLET près de CONCARNEAU où il mourut non sans que cet homme, d'une adresse peu commune, ait pu encore consacrer les loisirs de sa retraite à la confection à l'échelle, d'une maquette en bois de l'église de LA FORET FOUESNANT, actuellement exposée au Musée Breton de QUIMPER. Son épouse qui fut son adjointe, fille de l'ancien Directeur de LANNILIS, Monsieur BARS, s'éteignit à la Maison de Retraite de PLOUGASTEL-DAOULAS.

En 1879, la Municipalité KERAUDY (Grand-Père de Madame BRANELLEC et de Mesdemoiselles KERAUDY) avait envisagé la construction d'une école et d'une mairie en remplacement du vieil édifice, datant de 1852, aux locaux trop exigus. Ce sera au nouveau Maire, Monsieur Gustave GLAIZOT, Directeur de l'usine d'extraction d'iode de l'ABER-WRAC'H, construite en 1874 et maintenant rasée, que reviendra la charge de mettre en oeuvre ce projet. Monsieur le Maire GLAIZOT affichait à l'époque des opinions franchement républicaines et, si j'en juge par son cahier de correspondance, mena sa Commune avec une autorité et une compétence digne d'éloges.

C'est l'entrepreneur OGOR de SAINT RENAN (1) qui obtint l'adjudication des travaux. Malgré la menace d'une amende de 5 F par jour de retard (5F or 1880 bien sûr !), il semble que le Sieur OGOR n'ait guère fait diligence. Sans arrêt le Maire les rappelle à son devoir.

(1) Architecte, Monsieur TRITSCHLER de BREST

.../...

Mardi 4 février 1908

Attributions du Président de la République (suite)

Il promulgue les lois et en assure l'exécution; il a le droit de convoquer extraordinairement les Chambres avec lesquelles il communique par des messages; il peut, sur l'avis conforme du Sénat, dissoudre la chambre des députés; il reçoit les ambassadeurs étrangers

Problèmes

1° Un marchand achète, à raison de 18^f la corde de 2^m,96, un tas de bois de 2^m,80 de long, 1^m,10 de large et 2^m,50 de haut. Combien doit-il revendre le tout pour gagner $\frac{1}{5}$ du prix d'achat?

2° Un marchand achète 2000 fagots à 50^f le cent; il retire de chaque cent 7^{dt} $\frac{1}{2}$ de rondins vendus à 12^f le stère. Combien devra-t-il revendre chaque fagot pour gagner 160^f sur son marché?

Solution

Calcul

volume du tas de bois:

$$2^m,80 \times 1,10 \times 2,50 = 7^m,700$$

2,80	3,08
1,10	2,5
28	1540
28	616
3,0800	7700

Page de cahier de classe d'un bon élève
de C.M. 2 en 1908. Classe de M. Fily

Ce manque d'enthousiasme du maître-d'oeuvre s'explique peut-être par la lenteur apportée au paiement de ce qui lui est dû. LANDEDA est une commune pauvre et l'excellent Monsieur GLAIZOT se heurte sans cesse à cet obstacle douloureux... et chronique : le manque de crédits. Le 24 Mars 1880, il avise le Sous-Préfet de la réception des travaux de la Maison d'Ecole. Le 29 Mai 1880, il accuse réception du Cahier des Charges et prend connaissance le 28 Mars 1881 du devis se montant à 1192,97 (entre 15 et 20 millions de centimes de notre monnaie). Enfin, le 16 Novembre 19881, il peut rendre compte au Préfet :

"J'ai l'honneur de vous faire connaître que les travaux de la Maison d'Ecole sont terminés". Le Conseil Municipal vote également les crédits pour l'achat du matériel : 3 tableaux ardoisés, 2 chevalets de hêtre à crémaillère, de longues tables de 4 m de long dont nos... troisième âge se souviennent encore (car elles eurent la vie dure !), un compendium métrique encore utilisé avant 1940, et, luxe suprême, une bibliothèque payée 60 F. L'horloger LE CALL, de BREST, fournit un "oeil de boeuf"(1) de 40 F qu'il confia sans en payer le transport (sic) au voiturier JESTIN, Commissaire (et Grand'Père du regretté Yves KERBOUL) qui habitait face à l'usine de Saint Antoine, la propriété appelée maintenant "Le Vallon".

Et Monsieur le Maire d'écrire au Percepteur de LANNILIS: "Je suis obligé de chercher des ressources pour payer les 1185,26 F qui restent à payer pour la Maison d'Ecole entreprise par l'ancienne administration de la commune !". Suit quelques jours après l'autorisation d'ouvrir un emprunt de 600 F.

"Relativement à la création des ressources pour la Maison d'Ecole, il était impossible de songer à imposer à la commune des centimes additionnels au moment où l'instruction vient d'être déclarée gratuite, c'était donner raison aux bruits que l'on fait courir, que cette gratuité est un leurre".

Cette nouvelle école est pourtant nécessaire. Ses effectifs croissent d'une année à l'autre. Par délibération du 24 Février 1883, le Conseil Municipal demande la nomination d'un nouvel adjoint qui pourra être logé dans la Maison d'Ecole. En 1883, l'école compte 175 élèves (dont 8 âgés de 15 ans et 6 de 14 ans). Chaque maître a charge de 87 à 88 enfants (2)... et Monsieur HERRY doit par surcroît assurer ses fonctions de Secrétaire de Mairie.

- (1) Je crois que c'est encore cette même horloge qui marque l'heure à la Mairie ! (1976)
- (2) On croit rêver... Et cependant, mon Oncle KERMAIDIC, de LANDEDA, enseignant à BREST et se trouvant un jour, par suite de l'indisponibilité d'un collègue, devant un effectif de 125 élèves !, s'entendit reprocher par l'Inspecteur Primaire d'avoir fait sortir son "troupeau" dans la cour en dehors des heures de récréation. "Monsieur l'Instituteur (on y mettait les formes !) on fait aussi bien classe à 125 élèves qu'à 25 élèves (sic).".

.../...

En plus de ces conditions de travail singulièrement ardues, il semble que nos anciens maîtres se trouvent parfois en présence d'affaires assez... ennuyeuses.

"Le 1er Avril 1882, 3 jeunes garçons de l'école communale se sont présentés hier à la classe du soir dans un état d'ivresse tel que l'instituteur a dû leur refuser l'entrée de l'école. Ces enfants ont passé tout le temps qui sépare les deux classes chez le Sieur Claude K... cabaretier au bourg qui leur a servi à différentes reprises du vin, de l'eau de vie, du rhum pour une somme de 2,90 F. En sortant de chez lui les enfants étaient complètement ivres et pouvaient à peine se tenir debout. Tout le monde est indigné. La conduite du Sieur K... appelle une punition exemplaire".

Comme partout ailleurs, à l'époque, l'instruction des filles semble avoir présenté un intérêt moindre. Cela correspondrait à l'opinion qui prévalait à l'époque : les filles en sauront toujours assez pour tenir leur ménage et élever leurs enfants.

Pourtant, en date du 31 Août 1881, Monsieur Gustave GLAIZOT écrivait à l'Inspecteur : "La Commune de LANDEDA ne possède pas d'école de filles. Il n'existe qu'une seule école libre dirigée par les soeurs de l'hospice qui seraient disposées à recevoir gratuitement les enfants moyennant la rétribution accordée aux institutrices. L'une des soeurs a un Brevet. Il s'agit des soeurs du Saint Esprit qui s'occupent des vieillards de l'hospice".

Par un bail approuvé en préfecture le 25 Mai 1881, la commune devient locataire des bâtiments de l'école libre de filles après avoir demandé et obtenu la nomination de ces soeurs comme institutrices communales.

Les soeurs reçoivent des pensionnaires dont le domicile se trouve trop éloigné de l'école. Les internes, connues sous le nom de "chambrières", apportent leur nourriture (pain, beurre, farine, etc...). La Communauté fournit la literie et assure l'éclairage et le chauffage.

Là aussi, les locaux s'avèrent exigus. En 1905, le Conseil Municipal vote enfin, la construction d'une école publique de filles. Les plans de cette école (l'actuelle école de Kérivin) sont dressés en 1906 et approuvés en 1910. En 1911, la commune reçoit l'autorisation de contracter un emprunt de 25 104,60 F, remboursable en 30 ans pour couvrir les frais de la nouvelle construction.

C'est Madame OMONT, née BARS, qui assurera dès 1910 la direction de la nouvelle école des filles (1). Elle est de LANDEDA, elle connaît les familles et mène rondement son petit monde. L'école publique obtient d'excellents résultats. Cette bonne maîtresse s'étiendra en 1930.

(1) Il semble que l'école libre de filles date de la même année.

Sa fille, Marthe, lui succède. C'est aussi une excellente institutrice, énergique, d'une conscience professionnelle à toute épreuve. C'est à son travail incessant, à son prestige de parfaite enseignante que l'école publique des filles doit de subsister à l'entière satisfaction de tous. Elle mourra en 1968, dans sa solitude à Rosvenny et lèguera sa jolie propriété à la Fédération des Oeuvres Laïques qui en fera le Centre Marthe OMONT.

La guerre de 1914-1918 perturbera sérieusement la bonne marche de nos établissements scolaires. Dès 1920, le recrutement est à nouveau assuré. La fréquentation scolaire est satisfaisante. Les parents ont compris l'importance de l'instruction. Pêcheurs, goémoniers, petits cultivateurs, modestes artisans qui constituent la majeure partie de la population sont conscients de la médiocrité de leur situation et des difficultés de leur métier. Un solide bagage de connaissances permettrait à leurs enfants d'embrasser des professions plus attrayantes et mieux rétribuées: la Marine Nationale, la Marine Marchande, les Douanes, la Gendarmerie, les professions paramédicales, etc... Aussi, par tous les temps, les petites jambes abattent-elles plusieurs kilomètres par jour pour rejoindre l'école et pour rentrer le soir à la maison. A midi, beaucoup se contentent d'une soupe hâtivement avalée dans quelque commerce du bourg suivie d'une tartine préparée par la maman et mangée en jouant sur la place qui, jusqu'à 13 heures, résonnera de cris et de rires d'enfants. L'hiver, le chauffage des classes, inexistant chez les "grands", laisse encore fort à désirer (toujours les crédits !). S'il fait trop froid, quelques tours de cour au pas de gymnastique ramènent la chaleur dans les pieds gelés ou les doigts gourds. Les longues marches, agrémentées parfois d'homériques bagarres entre quartiers constituent le meilleur des exercices physiques .

Bref, tout ce petit monde se porte bien. Peut-être peste-t-on contre les maîtres jugés trop sévères. Il faudra attendre de nombreuses années pour que chacun réalise enfin que cette sévérité avait du bon et que nos anciens instituteurs ont su faire leur cette maxime "qui aime bien, châtie bien !".

Maintenant, tout cela est entré dans l'histoire. Le transport scolaire, la cantine, la télévision, le magnétophone, le cinéma à l'école, l'ordinateur, semblent à nos jeunes élèves choses naturelles et banales.

Le groupe scolaire, inauguré le 12 mai 1979, a reçu le nom de "Joseph SIGNOR". C'est une école coquette et claire où les élèves pourront étudier dans d'excellentes conditions. Les mânes du bon vieux Maire, Gustave GLAIZOT, doivent s'en réjouir.

Georges MENUT
Mai 1977

Sources : Archives du Finistère. Série T
Correspondance administrative de Monsieur Gustave GLAIZOT,
Maire de LANDEDA,

Cahiers de l'Iroise. Jean NEUVILLE. Le Comité d'Instruction
primaire de l'arrondissement de BREST (1828-1835)
Louis OGES .Instruction dans le Finistère sous le Consulat et
l'Empire.
.Instruction dans le Finistère sous le régime de la
loi Guizot.

UN MAITRE D'ECOLE : Monsieur SIGNOR

Avec un recul de soixante ans, je le revois droit comme un I, sec comme un cyprès, les mains derrière le dos, la casquette de marin posée bien d'aplomb sur la tête:

Monsieur SIGNOR faisait sa ronde sur la place de l'église avant l'entrée en classe. Sa présence muette rameutait en un instant les partisans du principe "avant l'heure, ce n'est pas l'heure..." et leur faisait franchir rapidement le portail de la cour d'école.

Quand le maître revenait, les élèves étaient tous rangés en colonnes par deux devant les portes des trois classes. Mais avant de pénétrer dans la salle, il fallait se soumettre à une formalité: la revue de propreté des mains. Si l'un ou l'autre n'était pas tout à fait net, un signe de tête de l'instituteur en direction de la porte de la classe signifiait à l'intéressé qu'il devait aller prendre sa serviette et sa savonnette et se laver aux robinets situés à l'entrée de la cour: car chaque élève de la classe de M. SIGNOR avait, accroché à une patère au fond de la salle de classe, une petite serviette, et, sur une étagère, à côté, un savon ainsi qu'une brosse à dents et un dentifrice dans une boîte d'aluminium.



Notre classe était meublée de longues tables au dessus incliné avec un banc pour six ou sept élèves. Le maître nous dominait du haut de l'estrade supportant le bureau et derrière, au mur, était fixé le fameux "tableau des chevilles", panneau vertical de contre-plaqué peint en noir, percé de trous alignés horizontalement, faisant suite à une étiquette blanche bordée de bleu portant en belle écriture de ronde le nom de l'élève.

.../...

Chaque matin, la cheville était ramenée au premier trou et y restait jusqu'au soir si l'on avait pas commis d'incartade. Mais à la moindre dissipation, le maître, sans un mot, avançait d'un trou la cheville du délinquant, opération qui pouvait se renouveler plusieurs fois au cours de la journée.

En cas de faute grave, d'un geste sec, M. SIGNOR enlevait la cheville et la posait sur le bureau : six trous d'un coup!. Celui à qui arrivait pareille mésaventure n'en menait pas large car, le soir, on faisait les comptes : chaque trou entre le nom et la cheville valait un certain nombre de lignes à copier ou d'exercices de grammaire, voire de problèmes selon un barème variable. M. SIGNOR était un silencieux; il n'aurait pas admis de contestation et chacun le savait.

Nous admirions notre instituteur et avions à son égard une sorte de vénération. C'était un puits de science qui expliquait clairement, sans mots inutiles et sa patience envers nous le poussait à répéter tant que nous n'avions pas compris. Il aimait son métier et ne ménageait pas sa peine pour rendre son enseignement plus vivant. Ceux qui ont eu l'avantage de l'avoir pour maître se rappellent ses procédés pédagogiques propres à rendre moins rébarbative l'acquisition du savoir, par exemple, la dictée au tableau noir avec des craies de couleurs. Pendant que le reste de la classe écrivait sur le cahier, deux élèves derrière le tableau tournant, se partageant six craies de couleurs composaient le texte en écrivant les verbes en vert, les sujets en rouge, les mots invariables en blanc, etc... Ça prenait l'allure d'un jeu mais ça obligeait à réfléchir et l'on attendait avec appréhension le verdict des camarades qui se montraient aussi peu charitables que fort avisés dans la chasse aux erreurs.

M. SIGNOR aimait joindre les travaux pratiques à ses explications. Je me souviens que pour étayer son cours sur la machine à vapeur, il faisait fonctionner devant nous sur une grande feuille de contre-plaqué une "locomobile" miniature, véritable bijou étincelant, objet de notre admiration, surtout lorsque la force de l'eau portée à ébullition faisait démarrer la machine que le maître guidait délicatement sur le panneau.

Au fond de la classe, une armoire vitrée renfermait un véritable petit musée : son contenu servait, à l'occasion, pour illustrer les classes de sciences naturelles. M. SIGNOR nous apprenait à distinguer différentes sortes de pierres qui devenaient pour nous autre chose que de vulgaires cailloux. Tout était étiqueté, classé et parfaitement rangé sur les rayons. Les manuels scolaires de l'époque étaient plutôt avares d'illustrations, mais nous avions sous les yeux les appareils eux-mêmes: baromètre, thermomètre, etc... L'armoire-musée contenait aussi des pièces moins rassurantes, telle cette vipère conservée dans l'alcool ou la statuette représentant un crocodile happant la jambe d'un noir agrippé à une barque.

.../...

Je ne pense pas que beaucoup d'écoles primaires pouvaient se vanter d'avoir un stand de tir dans les années 1930. M. SIGNOR en avait installé un dans le préau et de temps à autre, nous nous exercions au tir à la carabine. Tous les plombs n'arrivaient pas au but et certains se perdaient -était-ce toujours simple maladresse ? ! - dans les vêtements de pluie restés imprudemment accrochés aux porte-manteaux du préau.

Non content de nous dispenser -avec quelle compétence et quelle autorité!- le savoir que nous venions acquérir à l'école, notre maître nous proposait le jeudi, jour de congé, une matinée de travail manuel. Pratiquement seuls les garçons du bourg en profitaient. La classe, transformée en atelier de menuiserie, nous voyait travailler le contre-plaqué. A chaque extrémité des tables de classe, on adaptait un petit établi serré par une clef ; cette installation ingénieuse nous permettait de découper à l'aide de scies à lame très fine des morceaux de bois qui, assemblés par de petites pointes, devenaient des porte-lettres, des petits tonneaux, des boîtes à savon qui trouvaient leur utilisation sur place . En effet, le mobilier spécifique de la classe de M. SIGNOR comprenait, entre autres, deux petites armoires vitrées, l'une contenant la collection des lettres d'anciens élèves et l'autre, qui nous intéressait plus directement, les "tonnelets-épargne". Notre maître, pour nous apprendre le sens de l'économie, nous confiait au début de l'année scolaire un petit tonneau marqué à notre nom et percé d'une fente par laquelle nous étions invités à introduire le lundi matin ce que nous avions réservé de notre éventuel argent de poche de la semaine. Une inscription en grandes lettres découpées et collées sur un ruban de bois au fronton de l'armoire se lisait : "Les petits ruisseaux font les grandes rivières". Le jour du départ en vacances d'été, chacun récupérait son acquis de l'année et se voyait féliciter de ses efforts en faveur de l'épargne. Mais il va sans dire que certains tonneaux ne contenaient que la pièce de 25 centimes que le maître y avait déposée le 1er OCTOBRE !.

Le "chef-d'oeuvre" du travail manuel était incontestablement une maquette du phare de l'île Vierge, formée de couronnes de bois superposées, incluant même l'escalier, haute d'une soixantaine de centimètres ; cet ouvrage de patience et d'ingéniosité trônait sur une étagère fixée au mur au-dessus du bureau et nous n'étions pas peu fiers de savoir qu'il avait été primé lors d'une exposition à BRUXELLES.

Monsieur SIGNOR était un précurseur en bien des domaines. Si, en 1930, il n'était pas encore question de télévision, ni même pour ainsi dire de radio, nous avions un phonographe en classe et l'audition de disques était pour nous un émerveillement.

Respecté de tous, notre maître a remarquablement dirigé l'école communale pendant les années de l'entre-deux guerres. Les anciens élèves ont gardé de lui un souvenir vivace. LANDEDA lui doit beaucoup : aussi la Municipalité s'est-elle grandement honorée en donnant au Groupe Scolaire qui s'est ouvert naguère à Kerivin, le nom de Joseph SIGNOR.

Georges LE GENDRE



Vous reconnaissez vous ?

Année scolaire 1932 - 1933

1^{er} rang en bas, de gauche à droite

1 Louis Ériquer. 2 François Le Roux 3 Marcel Calvarin. 4 Jean Le Gendre
5 Jean Cabon 6 François Le Roux 7 Pierre Chapalain 8 François Apprieu
9 Louis Chapel. 10 Étienne Apprieu 11 Roger Canguy

2^e rang. de gauche à droite 1 Charles Galliou, 2 Jean L'Hostis

3 Jean Hamon 4 Yves Charel 5 Yves Thomas 6 Joseph Apprieu 7 Louis Goasde
8 Joseph Le Verge 9 Yves Quéré. 10 Alexandre Ériquer 11 François Perhirin
12 Jean Le Goff

3^e rang de gauche à droite 1 Paul Dizerbo. 2 Yves Coum

3 Joseph Coum 4 René Apprieu 5 Yves Rouvic 6 Jean Raquienis
7 Félix Pronost. 8 Jean Guirion 9 Joseph Cabon 10 Jean Pronost

LANDEDA

Sous la monarchie de Juillet

6. La Maison (suite)

1. INCIDENTS

La construction de la maison rurale ne demande probablement pas l'établissement d'actes juridiques. Le paysan extrait et transporte les pierres, participe aux travaux, confectionne son toit de chaume. Il n'en va pas de même pour la construction de la maison élevée dans le bourg.

On est au pays des "pilleurs d'épaves", au pays où la mer est généreuse, aussi peut-on trouver normal le chapardage pratiqué au détriment de l'entrepreneur ou du propriétaire !.

Mais le sieur Jean-Marie Guillermou veille sur son bien. Il rapporte scrupuleusement le préjudice dont il a été victime.

Il a appris par Jean Peleau, maçon, que le nommé François T..., surnommé Longe, menuisier à Lannilis, qui avait travaillé chez lui avec le sieur Henry Bouhourt, directeur de notre ouvrage, avait enlevé de sa maison neuve deux planches de sapin nord qu'il avait soit vendues ou déposées chez le nommé J-M G..., maçon, demeurant à Poulmanou. Aussi, le mercredi 10 Mai, demanda-t-il à ce dernier confirmation du fait, ce qu'il fit en présence de ses filles.

Le samedi 13 mai, notre propriétaire se rendit à Lannilis pour parler à T... de cette affaire. Mine de rien, il lui offrit de venir partager un demi litre de vin. Il devait bien connaître son homme. On but chacun un coup à la santé l'un de l'autre. On était en confiance. La vie était belle...

-Tu nous a enlevé deux planches que tu as vendues ou déposées chez G....

Ces paroles durent faire l'effet d'une douche froide. L'interpellé surpris, resta quelque temps sans rien répondre, mais finit par déclarer que c'était vrai et qu'il viendrait le soir même les rendre. Ce qu'il ne fit que le dimanche matin.

Est-ce la boisson, est-ce pour se racheter ? . L'accusé se fit accusateur, dénonçant le nommé J-M C..., surnommé Servès pour avoir enlevé une forte charge ou voiturée de bois de diverses espèces, ajoutant que ce dernier lui avait conseillé, un jour qu'il lui demandait à boire, qu'il lui en donnerait volontiers s'il voulait lui aller prendre deux planches qu'il avait glissées dans la cave du sieur Guillermou et posé les bouts dans le soupirail (que ne fait-on pas pour obtenir à boire!). Le même C... n'avait-il pas enlevé une planche "pour faire la chasse du nommé M ... et qu'il avait été aider à la scier en trois!".

.../...

Quelle confession !. Ce sont encore de gros rondins dérobés de nuit, une couverture de coffre ou de table faite avec le bois du chantier, le vol de bout de mâts et de quelques bouts de bordage... Un cultivateur de Monplaisir, Toussaint K... reconnut que le nommé T... est venu lui offrir d'acheter 17 planches de sapin nord qu'il tenait cachées mais qui devaient avoir été dérobées nuitamment. J-M G... présume que T... et C... sont complices.

D'autre part, le dit G..., le maçon de Poulmanou, rapporta que T... lui avait proposé environ un kilogramme et demi de pointes à acheter. Que de fuites ! Que de détournements ! Aussi est-on vigilant ! Et voilà - que la femme de J-M Guillermou surprend une édifiante conversation. - "Si le sieur Guillermou savait les mauvais tours qu'on lui a faits dans cette maison, il enragerait !" disait le dit C... à Jacques D... dit Cou Laurent. L'entrée de Madame Guillermou interrompit cette conversation qui donna "le plus grand éveil".

Un autre menuisier L. G..., rapporta T... disait un jour à C...

-"Sans toi, il y aurait assez de bois pour terminer cette maison et tu es bien l'auteur que nous n'aurons plus d'ouvrage ici et que tu dois bien craindre que tes mauvais tours soient découverts".

Il ajouta que le nommé Prosper I..., autre menuisier, et le dit T... Longe ont mangé du bon fricot et bu du vin et de l'eau-de-vie peut-être aux dépens du propriétaire !.

Tous ces voleurs avaient-ils conscience de la gravité de leurs actes ? Compensaient-ils ainsi des salaires qu'ils jugeaient insuffisants ? Etaient-ils poussés par un instinct atavique, eux les descendants des pilleurs d'épaves ?

Y eut-il des conséquences pénales ?

La question reste sans réponse...

Mais l'honneur de Landéda était sauf, les voleurs étaient d'ailleurs !.

2. INCENDIES

La nature des matériaux employés, le manque de séparations, la présence de la cheminée contribuent à rendre la maison vulnérable au feu. On sait que les grandes villes, Paris, Londres, dans les siècles antérieurs ont été la proie d'incendies mémorables. A Landéda, on n'échappe pas à cette sorte de catastrophe.

Le 9 Février 1836, à 13 Heures, le feu prend dans la maison neuve sise à Prat-a-Lan, qu'occupe René Marie Cabon, parti ce jour-là à Plouguerneau. Etienne, son fils est parti travailler sur les dunes vers midi et demi après avoir fermé toutes les portes. Sa soeur Marie est au

.../...

douet, son frère Yves à la pêche au goémon. Entendant des cris, ils accourent tous et trouvent une des maisons en proie aux flammes. Déjà, des voisins sont accourus et sont occupés à "calmer le progrès du feu". Sans le secours des habitants avertis par le son du clocher de Sainte-Marguerite et Brouënnou ainsi que par le tocsin de Landéda, tout leur domicile eût été incendié. Malgré tous les efforts, l'incendie dura deux heures.

Le maire qui se rend sur les lieux afin d'établir un rapport estimatif des pertes subies, évalue la maison couverte en paille à 200 francs. Aux pertes dont il a déjà été question, il faut ajouter, les pertes en récolte :

52 hectolitres d'orge à 9 f l'hl.....	468f
4 hectolitres de froment à 16f.....	64f
lin écru.....	13,5f
pommes de terre et panais.....	12f

C'est à 1266,50f que s'élève le montant total des pertes subies. Comment le sinistre avait-il pu se produire ? "On avait fait la lessive du matin dans la maison. On avait ramassé proprement le feu dans le foyer. Présument qu'un chat avait dû marcher sur le foyer et apporter avec lui le feu, il aurait communiqué au dessus de lit placé près de la cheminée qui serait la cause de ce triste événement".

Le maire recommande les malheureuses victimes aux vues paternelles du gouvernement. Pas d'assurance à cette époque. Une véritable catastrophe pour une famille. René Cabon, époux de Marguerite Le Guen, père de 6 enfants est réduit par ce cruel événement à une extrémité pitoyable alors qu'il a payé "de contributions la somme de 147f 34 centimes constaté par un certificat de Monsieur le "précepteur" (percepteur) !.

Le 30 Septembre 1837, Claude Laé, Marie Laziou sa femme, François Laé leur fils, tous cultivateurs, demeurant au bourg, viennent déclarer au maire : "Hier vers 8 heures du soir, s'étant aperçu que la fumée venait de leur maison, sortirent de suite, s'aperçurent par la petite croisée donnant au midi dans une petite maisonnette et attendant au pignon, au couchant de celle occupée par eux " .

Cette petite maisonnette était occupée par Marguerite Floch, veuve de feu Sébastien Marie Duros, laquelle a péri au milieu des flammes. Ayant défoncé la porte, ils ne purent pénétrer à l'intérieur à cause des flammes et n'ont pu sauver la malheureuse veuve qui a été retirée sans pouvoir donner aucun signalement n'étant qu'un tronçon. "Cette femme avait dit au premier instant où l'on a défoncé la porte: "Je demande pardon à dieu, il faut que je meure ici. " La femme Le Laé nous a déclaré qu'elle l'avait vue une demie heure avant, assise sur son lit, ayant une chandelle allumée près de son lit. On présume que, par là, le feu a été pris par sa négligence et non pas malveillance". A l'appel du tocsin "un grand nombre d'individus se sont portés pour calmer le feu, sinon toutes les maisons du voisinage eussent été incendiées".

.../...

La perte éprouvée par le propriétaire Charles Le Bihannic de Troménec fut estimée à 100f, celle de Marguerite Floch à 200f. Le maire termina son rapport par un laconique : cause, convaincu de négligence.

Le 28 Novembre 1837.

François Pelleau, maçon demeurant à Ty Corn déclare que la veille, vers les 3 heures du soir, alors qu'il était occupé à démolir une maison, il a vu de la fumée sortir de la maison de Jean Le Vourch à Ty Corn. Par la fenêtre il a vu le feu dans un petit coffre situé près du foyer et la maison remplie de fumée. Il crie, il cherche les moyens d'ouvrir la porte, il entre, il éteint le feu qui a pris d'une platine rouge mise contre le coffre après avoir été sous le bassin à préparer le dîner destiné aux gens qui travaillaient à un quart de lieue, sans penser à aucune malveillance.

26 Décembre 1837. Incendie du manoir de Kersené.

Rapport établi par le maire R-M Cabon. "Le vingtième jour du mois de décembre l'an mil huit cent trente sept à huit heures du matin ont comparu à l'hôtel de la mairie de Landéda, les nommés ci-après:

Marie-Anne Guiziou veuve d'Yves Cadour, Joseph Cadour époux de Marie-Louise Léon et Gabriel Le Goff époux de Marie-Joseph Cadour, tous cultivateurs demeurant ensemble en indivis au manoir de Kersené en la commune de Landéda, canton de Lannilis, lesquels nous ont fait la déclaration suivante : "hier, environ sept heures du soir, ils étaient allés se coucher et environ sept heures et demie ils se sont réveillés par le cri que le feu était dans la maison sans savoir comment le feu avait pris, 2° Jacques Laot, domestique sans place demeurant à Landéda qui était venu causer à sept heures du soir avec son camarade Olivier Le Fourne qui couchait dans la grange sur l'aire au moment de le quitter il avait entendu crier au feu et il sortit aussitôt, il vint dans la cour du levant et vit la fumée sortir par une croisée de la maison principale donnant sur la cour, il appela son camarade qu'il venait de quitter de venir à son secours et son camarade se lève ensuite, 3° Claude Chapel domestique au service des dits Guiziou, Cadour et Le Goff nous a aussi déclaré qu'ayant été à Lannilis se promener arriva à la maison environ sept heures du soir, que tous les autres de la maison étaient allés se coucher excepté la femme du Goff (Le Goff) était assise sur le foyer occupée à soigner un de ses enfants. Il prit une javelle de brousine et elle l'alluma de la chandelle placée sur la table pour éclairer sa bourgeoise qui était sur le foyer, qu'il monta dans la chambre pour se déshabiller, il plaça sa chandelle au milieu d'une poignée de lin qui était un peu plus long que les autres du milieu du mulou (?) placé à côté de son armoire, au moment où il commençait à placer ses effets dans l'armoire il s'aperçut que le feu s'était communiqué au dit mulou de lin, que cherchant à l'éteindre avec ses mains et ne pouvant y parvenir, il se mit à crier au feu. Bien vite le feu est pris dans le lin, un homme dont il ne peut dire son nom arriva avec une barattée d'eau, il prit la barattée d'eau qu'il jeta sur le feu et ne pouvant en être maître du feu

.../...

qui commençait à embraser le toit, Le Goff Gabriel son maître le prie d'aller dire au bedeau de sonner le tocsin et il est aussitôt sorti pour avertir le bedeau et à son retour voyant toute la maison en proie des flammes, cela lui faisait tant de peine il se retira chez son oncle Antoine Bergot à Kerveleyen.

Au son du tocsin un grand nombre d'habitants se sont arrivés et ils ont pas pu rien sauver car le feu était trop en fureur, le feu a duré environ quatre heures." Telle est leur déclaration qu'ils affirment sincère et véritable les dits Gabriel Le Goff, Olivier Le Fourne, Jacques Laot et Claude Chapel ainsi que les femmes ont déclaré ne savoir signer. Ils ont déclaré que le manoir de Kersené appartenait à Monsieur Lejeune notaire à Lannilis et que le dommage était entièrement à leur charge.

Après quoi nous René Marie Cabon maire et répartiteur expert de la commune de Landéda nous étant transporté sur les lieux nous avons appris des fermiers et voisins des environs que la perte portait sur le logement, savoir le manoir de Kersené ayant quatorze mètres quarante cinq centimètres de long séparé d'un pignon l'intérieur et cinq mètres de largeur, les murs côtiers ont cinq mètres cinquante centimètres de hauteur, les pignons du midi et celui du nord ont huit mètres cinquante centimètres de hauteur dans l'intérieur du manoir.

L'estimation approximative des biens meubles incendiés consistant en charpente, poutres, fermes, fêtières, fêtaux, planchers, portes et fenêtres ainsi que la couverture en ardoises estimés tous ensemble à la somme de deux mille quarante trois francs soixante quinze centimes (2043,75).

De plus, nous avons appris de Marie Anne Guiziou, veuve d'Yves Cadour, de Joseph Cadour son fils et Gabriel Le Goff son gendre, fermiers de Kersené et des voisins des environs que la perte qu'ils venaient d'éprouver consistait en mobiliers, savoir : lits, bancs, armoires, huches, hardes, linge, lin, grains de toutes espèces et différents effets ainsi que garnitures de lits estimé tout ensemble à une somme totale de 5390 francs, total de la valeur réelle des pertes que nous avons jugé aussi approximativement possible d'après le détail. Après avoir la dite Marie Anne Guiziou, veuve d'Yves Cadour, et son fils et gendre, le dit Joseph Cadour et Marie Louise Léon son épouse et père d'un enfant de 12 ans, le dit Gabriel Le Goff et Marie Joseph Cadour son épouse et père de 5 enfants encore en très bas âge, ils sont réduits par ce cruel événement à une extrémité pitoyable et la dite veuve Yves Cadour et ses enfants payent de contributions la somme de cent cinquante cinq francs 73 centimes ainsi qu'il est constaté par un certificat de Monsieur le Précepteur (!) des contributions directes de cette commune ci-annexé d'après les plus exactes recherches que nous avons y faire, nous sommes tous convaincus que les fermiers incendiés ne portent aucun soupçon envers leur domestique et pensent que la malveillance n'a eu aucune part à cet accident malheureux que sa négligence et en recommandant les malheureuses victimes aux vues paternelles du gouvernement, en conséquence monsieur le maire se charge de former deux expéditions dont l'une sera adressée à Monsieur le Sous-Préfet et l'autre à Monsieur le Procureur du Roi".

Le style, l'orthographe ont été respectés. Des passages peuvent paraître obscurs. Cela provient très probablement de la traduction en un français approximatif de déclarations faites en breton.

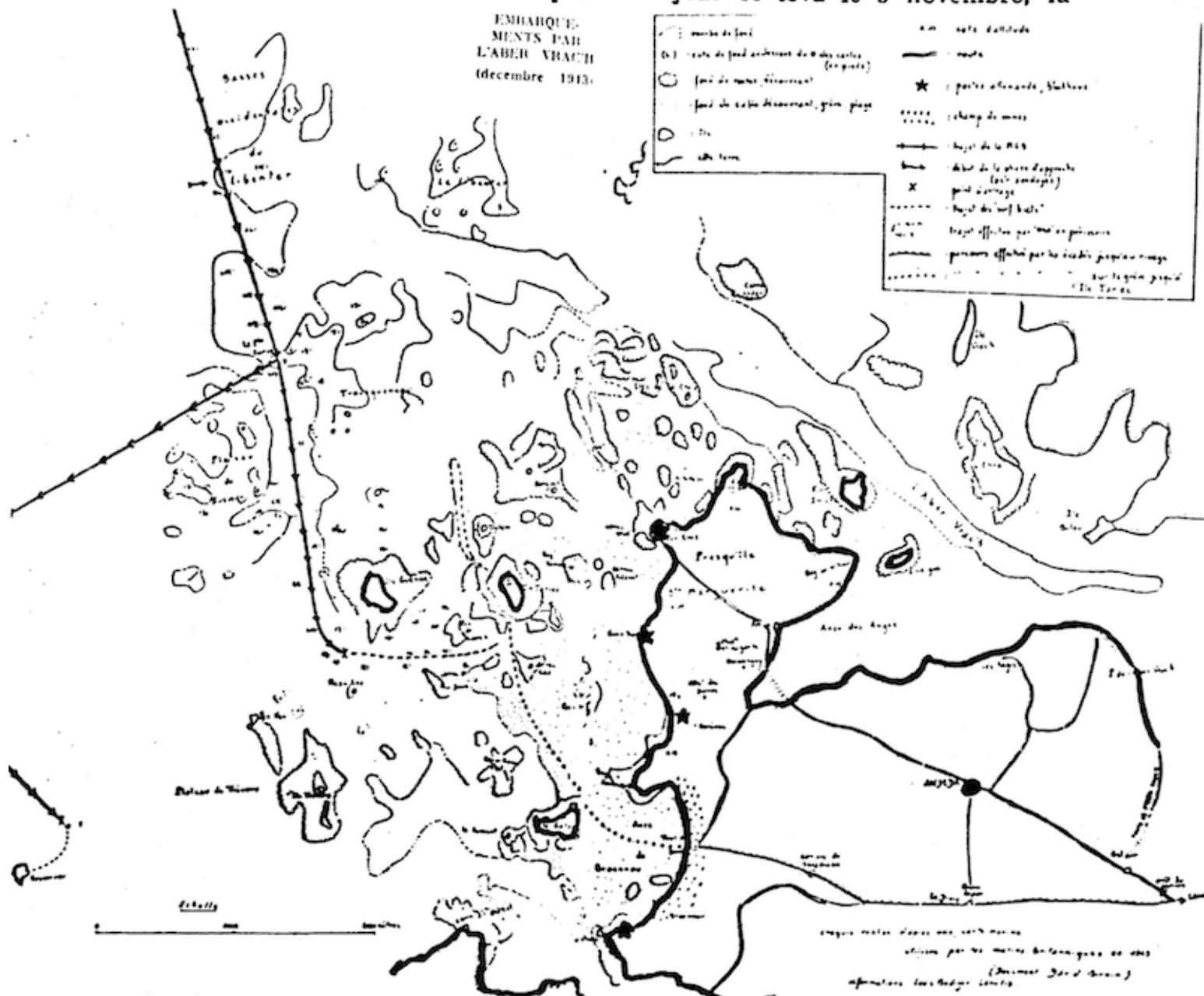
J. MICHEL

PAR LES NUITS LES PLUS LONGUES

(suite)

Le lendemain 4 novembre, tous pensaient que l'opération était réussie et que les aviateurs se trouvaient alors en Angleterre. « Mao », « Sarol », Jean Person et « Jeannot » avaient quitté le littoral lorsque Job Mouden arriva en trombe chez Rolland vers midi. Il annonça que l'embarquement n'avait sans doute pu être réalisé puisqu'il avait aperçu un homme sur l'île Guénioc.

On parvint à contacter « Mao » retourné à Brest. Il revint précipitamment à Lannilis. Quant au radio « Jeannot » qui avait déjeuné chez Rolland, il avait pris, depuis une heure, la route de Landerneau. A bicyclette, on parvint à le rattraper deux kilomètres environ avant la gare où il avait l'intention de prendre le train. De retour à Lannilis, il utilisa de nouveau son poste pour lancer message sur message et rétablir le contact avec Londres. On devait convenir d'urgence d'un second rendez-vous. Le récepteur resta muet et « Mao » ne cherchait pas à cacher son exaspération. « Sarol » revint à son tour à Lannilis et demanda à Louis Bodiger de le conduire chez Le Gall à Landerneau pour y prendre des couvertures qu'il destinait aux aviateurs restés sur l'île. Le soir arriva sans que l'on pût entreprendre quoi que ce soit pour eux. On espérait fermement que la vedette renouvelerait sa tentative au cours de la nuit. Hélas, quand le jour se leva le 5 novembre, la



situation demeurerait inchangée : les malheureux, transis de froid, trempés jusqu'aux os par les averses de la nuit, mourant de faim après un jeûne forcé de trente-six heures, commençaient à sombrer dans le plus noir désespoir. Mlle Virot vint trouver Louis Bodiger pour lui demander de trouver une embarcation capable de transporter, sur Guénioc, vivres et couvertures. Bodiger songea à M. Laot, négociant en vins à Lannilis, qui possédait une barque à Prad-Ar-Coum. Tous deux se rendirent à son domicile. Réticent au début, l'homme finit par accepter et, c'est accompagné de son ami Paillier de Saint-Pabu, qu'il parvint à amener le ravitaillement sur l'îlot. En affamés, les aviateurs se jetèrent sur la nourriture. Les deux Français qui se trouvaient parmi eux déclarèrent que les membres du groupe avaient veillé durant toute la nuit du 3 au 4 novembre. Vers minuit ils avaient entendu le ronronnement lointain d'un moteur et cru voir une forme sombre se dirigeant vers Rosservor, îlot situé nettement plus à l'ouest. Ils se risquèrent à diriger le faisceau lumineux de leur lampe dans cette direction mais sans résultat. Le bruit s'était éloigné vers le nord avant de s'évanouir étouffé par celui des vagues venant se briser à leurs pieds.

En effet, il y eut un malentendu à propos du lieu de rendez-vous. La M.G.B. 318 mit le cap sur l'île Rosservor et non sur Guénioc comme l'escomptaient « Mao » et ses compagnons. Après avoir repéré le rocher « Le Relec » vers minuit, le commandant de la corvette envoya un canot en éclaireur pour confirmer le point d'ancrage puis deux nouvelles embarcations avec le matériel destiné à la mission « Mao-Sarol ». Les marins britanniques constatèrent que tous les rochers étaient déserts. Le temps perdu en reconnaissance du fait de la très mauvaise visibilité et l'impératif pour les canots d'être de retour à 3 heures firent que l'on ne disposa pas du délai nécessaire pour le débarquement du matériel. Il fallut se résigner et repartir vers l'Angleterre (1).

Le 6 novembre, malgré de multiples tentatives, « Jeannot » n'était toujours pas parvenu à contacter Londres et la vedette n'avait pas reparu au large de Guénioc. « Mao » fut contraint d'assurer un second ravitaillement effectué cette fois par Job Mouden et Surlapierre. Selon les dires des deux volontaires, les hommes en détresse se précipitèrent sur les victuailles. Ils semblaient complètement démoralisés et certains d'entre eux, pris de panique, voulurent embarquer dans le canot. Mouden dut filer prestement, poursuivi par des cris de malédiction. Il fallait s'attendre aux pires éventualités. Si la nuit suivante le navire n'avait toujours pas fait son apparition, « Mao » était bien décidé à récupérer tout son monde isolé sur l'île depuis trois jours. En désespoir de cause, il aurait même été jusqu'à envisager la possibilité de les faire gagner l'Angleterre à bord d'un bateau de pêche. Au cours de la journée, le vent tomba. Les Allemands, en exercice, ne cessèrent de circuler sur la grève. « Mao » et ses amis craignirent quelque manifestation intempestive des occupants de l'île qui eût attiré l'attention des guetteurs ennemis. Fort opportunément, la pluie commença à tomber vers midi, contraignant les sentinelles à regagner leurs abris mais accentuant

encore l'accablement des évadés qui demeurèrent prostrés sous les averses. La nuit survint sans qu'une catastrophe se fût produite.

Le 7 novembre, au matin, « Mao » demanda aux frères Mouden d'effectuer en barque le transbordement, de l'île Guénioc à la terre ferme, des quinze isolés. La mer était basse si bien que l'opération se déroula rapidement, six cents mètres séparant Guénioc de Tariéc où les passagers furent déposés. Amédée Rolland, Jean Person, Théophile Jaouen, de Tréglonou, les conduisirent ensuite à la ferme Le Guen de Prad-Ar-Lann en Landéda. Mme Le Guen, effrayée de voir tout ce monde arriver chez elle impromptu, à la pointe du jour, sauta d'un bond hors du lit et disparut par la fenêtre. Amédée Rolland dut déployer des prodiges de diplomatie pour la rassurer et la faire regagner son logis. Dans la soirée, les robinsons de Guénioc, faméliques, barbus, ayant conservé des regards de bêtes traquées à l'issue de cet isolement de quatre jours, furent transportés au château de Kerouartz, propriété du Marquis de Kerouartz. Durant le trajet, accompli par des chemins peu fréquentés mais connus de Louis Bodiger, la sécurité fut assurée par les gendarmes Derrien, Guillou et Peden de Lannilis. A Kerouartz, Rose Virot, Mme de la Marnière et ses filles s'empressèrent de les reconforter. Le soir même, les deux agents belges et le Français quittèrent les lieux ; seuls les aviateurs anglo-américains durent s'organiser dans le cadre rustique de leur nouvelle existence non dépourvue d'attraits.

Le lendemain 8 novembre, Louis Bodiger et son gendre Robert Justin allèrent chercher 7 aviateurs au manoir pour les conduire au domicile brestois du docteur. Ils semblaient avoir bu plus que de raison, sans doute pour fêter leur départ, et le transporteur de Lannilis eut toutes les peines du monde à les empêcher de brailler dans le véhicule. Le reste du groupe gagna Brest le même jour, à bord de la camionnette de M. Tanguy, conduite par Paul Chamaret (*). Pendant ce temps, Paul Hentic (« Mao ») et Pierre Jeanson (« Sarol »), pilotés par Bodiger, se rendirent à Landerneau. Au cours du voyage, « Mao » confia au conducteur qu'il estimait nécessaire de se rendre à Londres pour connaître les raisons de l'échec. A l'étonnement de son interlocuteur, il indiqua qu'il allait regagner l'Angleterre en utilisant un avion qui se poserait près d'Orléans car le réseau avait plusieurs agents dans cette ville. L'opération « pick up » réussit et « Mao » eut la possibilité d'analyser, avec les services britanniques, les causes de l'insuccès parmi lesquelles l'insuffisance de liaisons radio apparut très vite essentielle. Pour transporter plus facilement les aviateurs sur l'île Guénioc, il demanda à la Royal Navy de lui fournir un certain nombre de canots pneumatiques sans se rendre compte de l'encombrement que constituaient

(*) Le 11 novembre, un pêcheur de Saint-Pabu aurait accepté de les conduire Outre-Manche à bord de son bateau. Le départ n'aurait pu avoir lieu à cause du mauvais temps. Louis Bodiger déclare n'en avoir jamais eu connaissance. Selon lui, il pourrait s'agir de M. Goasguen, bijoutier à Brest et non d'un marin pêcheur local.

ces engins. L'Amirauté accepta avec empressement de satisfaire au désir du chef de mission. Le mauvais temps empêcha « Mao » d'être parachuté avec son volumineux matériel. On chargea donc une M.G.B. de le déposer sur un point du littoral et on avait l'intention de profiter du voyage pour ramener le plus possible d'aviateurs. L'opération fut fixée dans la nuit du 23 novembre (2).

Aussitôt on lance des messages vers la Bretagne mais, une fois de plus, les liaisons font fiasco : la France ne répond pas. « Mao » décide de partir quand même.

La corvette stoppe devant Guénioc et trois chaloupes quittent le bord emmenant vivres et vêtements. L'agent débarque à son tour et se rend compte que l'îlot est désert. Il hésite un instant. Une fois la M.G.B. partie, il risque fort de rester longtemps isolé sur l'îlot en position précaire et d'y être finalement repéré par des sentinelles allemandes. Seuls les bagages resteront cachés parmi les roches ; lui décide de regagner la corvette et demande au capitaine de le conduire plus à l'ouest, à Rosservor, d'où il pourra plus facilement accéder à la terre ferme. Il préfère abandonner le canot en caoutchouc dans le « surf boat » qui lui a permis de débarquer et s'engage seul dans le dédale des rochers. Peu de temps s'écoule avant qu'il ne s'aperçoive que les Allemands ont solidement fortifié cette position du littoral. Pendant près de quatre heures il va devoir se débattre au milieu d'un inextricable réseau de piquets, de barbelés, de postes de guets et de mines. Par miracle, il parvient à en sortir vivant, un peu avant le lever du jour, harassé, ensanglanté, les vêtements en loques. Il rejoint la route de Ploudalmézeau et gagne Lannilis.

Il demanda à Bodiger de le conduire à Ploudalmézeau et Kersaint où il rendit visite au Commissaire général Douillard dit « La Berthaudière ». En cours de route, il confia au chauffeur qu'il avait pensé réaliser une opération d'embarquement la nuit précédente en utilisant la vedette qui l'avait ramené en Bretagne mais il déplora, une nouvelle fois, le manque de liaison radio sans laquelle rien de sérieux ne pourrait être tenté.

Avant de partir à Paris, « Mao » voulut rencontrer Rose Virot et ses amis brestoises des familles Scheidhauer, Callarec, de la Marnière, pour rassurer tous les courageux hébergeurs et « leur expliquer les causes de leur mésaventure ». La nouvelle lune commençait une semaine plus tard et le chef de mission mettait tous ses espoirs dans le 1^{er} décembre.

Le 18 novembre 1943, vers 11 heures du matin, un bombardier américain survola Lannilis, un incendie consumant l'un de ses moteurs. Un premier aviateur se jeta en parachute et atterrit au Moulin du Châtel, au sud-est de Lannilis, les autres sautèrent entre le dit moulin et Plouvien. Quant à l'appareil, il vint s'écraser à Kérinou, alors qu'aucun aviateur ne se trouvait plus à bord.

Louis Bodiger venait de passer l'après-midi à Brest et, le soir, en rentrant, il s'arrêta chez Amédée Rolland où il rencontra Joseph Jestin.

commerçant en vins à Lannilis. Celui-ci lui confia qu'il savait où l'un des aviateurs s'était réfugié. Son frère, Georges, coiffeur, l'avait appris par M. Le Rest, meunier à Kiluzern, en Plouvien. Louis, autre frère de Joseph Jestin, s'était déjà rendu sur place mais il demandait à Bodiger d'aller chercher l'Américain afin de le mettre en lieu sûr. Ils dinèrent rapidement et, vers 20 heures, partirent tous quatre, Joseph et Louis Jestin, Amédée Rolland et Louis Bodiger. L'aviateur s'était fait un abri, près du Moulin de M. Le Rest, que Louis Jestin put facilement retrouver, il avait passé la nuit sur un lit de roseau. On l'amena à Lannilis et, pour éviter de traverser le bourg au risque de se faire arrêter par une patrouille allemande, Louis Bodiger demanda à Rolland de le conduire à son domicile par le terrain de sport en le faisant descendre au lieu-dit « L'Image », soit à cinq cents mètres du domicile du transporteur. Amédée Rolland ne tint pas compte de ces conseils et, jugeant ces précautions inutiles, il emprunta le même chemin que son ami Louis Bodiger. Les deux hommes passèrent donc devant chez Paillier où se trouvait en permanence une sentinelle, puis devant la Kommandantur et un nouveau factionnaire faisant les cent pas. Or, l'Américain portait sa combinaison de vol. Il aurait suffi d'un bref éclat lumineux pour qu'ils se fassent prendre. Après coup, Amédée Rolland confia à Louis Bodiger, qu'à la vue de l'Allemand, l'aviateur lui serra fortement la main.

Mme Bodiger et sa fille furent aux petits soins pour lui et l'angoisse ressentie eut tôt fait de se dissiper. Cela ne suffit pas cependant à rétablir l'appétit. De plus, l'homme souffrait d'une oreille et manifesta le désir d'aller se reposer. Auparavant il exhiba des pièces d'identité sur lesquelles Louis Bodiger put relever le nom de Joseph F. Quirck, 27 Marshall Avenue - Collingdale - Pennsylvania U.S.A.

Le lendemain, Louis Bodiger lui offrit un de ses costumes au pantalon un peu court et une paire de brodequins trouvée chez M. Goas.

Le 19 novembre, Robert Jestin, gendre de Bodiger, conduisit Joseph Quirck chez le docteur de la Marnière à Brest. L'automobile se trouvait en stationnement près de la porte du garage et l'aviateur, pour y prendre place, devait passer par la courette située derrière la maison. Pendant qu'il effectuait ce trajet, un officier allemand qui faisait les cent pas sur le trottoir en attendant le car de Landéda-Lannilis-Brest, lui demanda s'il se rendait à Brest. Sur une réponse affirmative du chauffeur, il prit place d'autorité à l'avant de la voiture. Quirck arrivait précisément à ce moment et Robert Jestin eut juste le temps de lui faire comprendre qu'il devait se taire durant le trajet. D'ailleurs, au cours du voyage, la conversation se borna à des échanges laconiques entre le conducteur, qui ignorait totalement la langue de Goethe et l'officier germanique peu doué en français qui parut ne pas se rendre compte de la présence du passager sur la banquette arrière.

A deux reprises, à Guilers (*), le véhicule fut arrêté par des barrages allemands mais l'officier fit le nécessaire et, à chaque fois, l'obstacle fut franchi sans la moindre difficulté. Joseph Quirck vint grossir le groupe de ses compatriotes hébergés chez M. de la Marnière.

Le 20 novembre, alors que Louis Bodiger se rendait à Brest, un nommé Kerbrat, du Labous, vint le prévenir que, la veille, il avait récupéré et conduit à son domicile un aviateur américain. Après qu'il ait été gratifié d'un costume civil, le militaire avait disparu le lendemain matin. Bodiger partit à sa recherche pensant que l'aviateur n'avait pas eu le temps de trop s'éloigner. En effet, au-delà du Bourg-Blanc, il avisa un piéton d'allure bizarre, vêtu d'un costume en drap kaki, qui cheminait en direction de Brest. Bodiger arrêta sa voiture et comme il lui demandait s'il allait à Brest, l'homme lui répondit : « yes ! » Il invita l'Américain à prendre place près de lui et commença à l'interroger, sans succès : l'homme ne comprenait manifestement rien. Il présenta sa plaque d'identité sur laquelle le Français put lire : Herman Schaffer Dorothy. 60-11-71-396. U.S. Apparemment il s'agissait bien de l'Américain signalé. Bodiger le rassura d'une tape amicale sur la cuisse et du plus cordial des sourires.

Arrivé à Brest, Louis Bodiger évita de l'amener directement à la « maison mère », c'est-à-dire chez le docteur de la Marnière. Il confia l'aviateur à M. Ropars, directeur de la gare routière « S.A.T.O.S. », Place de la Liberté, et il se rendit chez le docteur. Mme de la Marnière le reçut et accepta volontiers de prendre en charge « un fils de plus ». Elle pria l'une de ses filles, Françoise ou Maryse, d'accompagner Bodiger à la gare routière. Comme elle parlait anglais, elle interrogea Schaffer puis lui dit de la suivre à une dizaine de mètres derrière elle jusqu'au domicile de ses parents. Herman Schaffer était le navigateur du bombardier tombé à Kerinou le 18 novembre 1943. Quirck et Schaffer furent les deux seuls aviateurs récupérés par la résistance. Tous deux se retrouvèrent, quelques jours plus tard, chez Mme Callarec.

Le 26 novembre, le gendarme Derrien demanda à Louis Bodiger d'aller à Landerneau chercher « Mao » et « Sarol » qui arrivaient de Paris par le train du soir afin de préparer l'expédition du 1^{er} décembre. Ils avaient chargé Derrien de recruter un certain nombre de convoyeurs. « Mao » voulait mettre tous les atouts dans son jeu pour que l'opération, cette fois, réussisse. Aussi, le 27 novembre, accompagné de Job Mouden,

(*) M. Jestin avait emprunté la route de Guilers pour se rendre à Brest parce que les Allemands recherchaient les membres de l'équipage du bombardier dans les communes de Plouvien, Plabennec et Bourg-Blanc. Un deuxième aviateur, tombé également en parachute, se trouvait à peu de distance de Quirck. Il fut fait prisonnier, vers 18 heures, et les résistants de Lannilis déplorèrent qu'il n'ait pas bénéficié de l'aide de la population, assistance qui aurait pu s'avérer déterminante.

A suivre.

ACTIVITES DE L'AMICALE

VOYAGE EN CORREZE

AMICALE CULTURELLE
DE LANDEDA

le PERIGORD

17-24 MAI 1988

C'était notre première "grande sortie". Pensez donc !. 7 jours sans revoir ni le clocher de Landéda, ni le Fort Cézon, ni le phare de l'île Vierge, ni même les brisants du Libenter !.

Et pourtant quel dépaysement total pour les Léonards que nous sommes à la découverte de ce merveilleux Périgord où tout est verdure, étangs et eaux vives.

Après 13 heures d'un voyage sans histoire, notre car nous a menés à Ayen, petit village corrézien dans un centre de vacances, haut perché à 370 m d'altitude et réunissant les 72 coquets bungalows qui nous hébergent pendant une semaine en compagnie de groupes normands.



ALLER
17 Mai
-Landéda
-Quimper
-Auray: pause café
-Vannes
-Nantes
-Cholet: déjeuner
-Limoges
-Uzerche
-Ayen

RETOUR
24 Mai
-Ayen
-Gradour-sur-Glane
-déjeuner-pique-nique
-Poitiers
-Nantes
-Vannes: dîner
-Quimper
-Brest
-Landéda

L'Amicale vous
souhaite un
BON DEJOUR

Excellent repas, premier contact avec nos hôtes, jeunes et sympathiques, repos bien gagné et nous commencerons à rayonner dans ce Périgord vert, le bien nommé, et dans le Périgord noir au sol plus aride.

Nos deux charmantes guides nous feront admirer les églises romanes aux autels d'or, dominant de vieux villages aux rues sinueuses et escarpées.

Nous nous rendrons aussi au célèbre Gouffre de Padirac, hélas interdit ce jour-là aux visiteurs en raison de rapide montée des eaux.

Même déception à la grotte de Lacave, aux merveilleux stalactites et stalacmites. En pleine visite, il fallait évacuer les lieux, les eaux montaient dangereusement.

Après un passage au centre préhistorique du Thot, nous atteignîmes la grotte de Lascaux où nous avons découvert de merveilleuses fresques d'animaux vieilles de 15 000 ans : cerfs, chevaux, bisons, ours et même une mystérieuse licorne d'un extraordinaire réalisme.

Le programme de nos visites nous invitait à nous rendre à Collonges La Rouge, un authentique village médiéval qui doit son nom à la couleur de ses maisons, toutes bâties en grès rouge. La jolie ville de Brive La Gaillarde nous accueillit aussi, petite ville fort animée, au marché actif et coloré.

On nous avait aussi préparé la visite d'une distillerie spécialisée dans la fabrication de vin et d'alcool de noix. Dégustation, appréciation et bien sûr... achat d'une bouteille.

La visite de la cité moyenâgeuse de Sarlat s'imposait. Cette ville, patrie de la Boétie, ami de Montaigne, intelligemment restaurée, a gardé tout son caractère. On comprend qu'elle ait servi de décor à maints films historiques.

Tout à une fin. Le Mardi 17, il nous fallait quitter nos chalets et faire nos adieux à nos amis les responsables du centre.

Ceux-ci se dépensèrent pour nous satisfaire: soirée dansante, production d'un excellent groupe folklorique de danseurs corréziens et même appel à une fermière voisine qui vint nous initier au découpage des oies, des canards, à la fabrication des spécialités régionales issues de ces volatiles et nous enseigner la façon de gaver au maïs ces malheureuses bêtes pour qu'elles engraisent rapidement.

Au retour, nous nous devons de faire halte à Oradour Sur Glane, la cité martyre où toute la population périt, brûlée dans l'église par les Allemands. On a laissé dans l'état le village en ruines et l'on sort du cimetière les larmes aux yeux, la gorge nouée, presque honteux d'être un homme !.

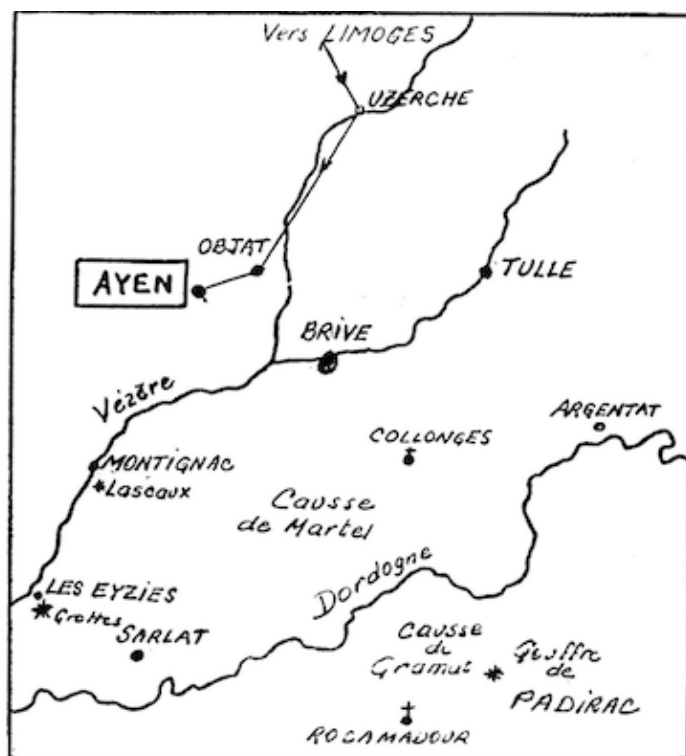
Repas à Vannes et arrivée chez nous avant minuit, fort satisfaits de l'excellente ambiance qui ne cessa de régner au sein de l'équipe et de l'organisation du voyage parfaite en tous points.

A Janine et Jean Cabon, à Jacques et Suzanne Michel, un grand merci.

Le Président
G. MENUT

26 JUIN : Exposition - vente cartes postales anciennes

18 SEPTEMBRE : sortie "Pays de Morlaix"



EXCOURS PARCOURS	
1/2 journée:	Lascaux
"	Collonges
"	Brive-la-Gaillarde
"	Les Grottes romanes
1 journée:	Rocamadour, Grotte de Padirac
"	Sarlat, les Eyzies